

20000411-0006a-r

Cette guerre, dont les traces sur le paysage s'effacent au fil du temps, nous ne l'oublierons pas sur ordre. Des scènes et des épisodes s'imposent à nos mémoires, des fragments dramatiques ou dérisoires viennent nous hanter, tandis que d'autres nous échappent et que nos efforts de remémoration ouvrent sur une béance douloureuse. Vingt-cinq ans après le début "officiel" de la guerre, dix ans après sa fin proclamée, le travail de deuil nous laisse avec des fragments de souvenirs et d'oubli, aux prises avec ce que Hegel appelle notre "conscience malheureuse". Malheureuse, certes. Qui nierait que la guerre -cette guerre- fut un grand malheur ? Mais avec notre conscience, qui fait notre force et nourrit notre espoir.

C'est de tout, qu'il faudrait nous souvenir, avec lucidité. Nous souvenir des années d'avant-guerre, sans nostalgie, sans interprétation rétrospective : ni comme un paradis dont nous aurions été chassés par un coupilot imprévisible, ni comme une descente aux enfers au long de nos erreurs et de nos lâchetés ; mais plutôt comme cette période riche et contradictoire, faite des tentatives et des avancées dont est tissée l'histoire de ce pays. Nous souvenir de la guerre, des destructions et de la déshumanisation dont nous avons été témoins, sans enjoliver ces sinistres années. Et si le présent paraît parfois si sombre en comparaison, il faut nous souvenir avec vigilance que la guerre n'est que suspendue, pas finie.

Nous souvenir, oui. Les récits douloureux des victimes, les aveux indécentes des bourreaux ou leurs dénis arrogants, nous devons tout garder présent en mémoire, de crainte qu'un jour le refoulé ne fasse retour dans la violence. Mais commémorer ? Ce pays sait depuis longtemps qu'un conflit civil où le sang a coulé, "est un mal pour les deux parts car, pour vainqueurs et vaincus, la ruine est la même" (Démocrite). Pour l'instant, le jugement de condamnation, lorsqu'il a

été prononcé en équité, l'amnistie, lorsqu'elle est appliquée avec sérénité, doivent nous permettre d'aménager un temps pour le deuil et la reconstruction de l'histoire.

Dans cette phase, il faut nous garder du danger de l'imposition hégémonique d'une histoire expurgée, tant il est vrai que "le masque de l'écologie est fait de ses silences" (Marc Augé). Il nous faut composer avec nos souvenirs pluriels et discordants, faire entendre les voix des minorités au sens sociologique : les pauvres, les jeunes, les femmes, les dominés. Nous devons aussi refuser la confusion des genres : aux historiens d'établir les faits, aux éducateurs de donner à les comprendre, aux politiques d'en tirer les leçons dans l'intérêt public.

Au moment de reconstruire la Cité, sachons que le politique ne se fonde pas sur l'oubli ni sur le consensus et que, loin d'exclure le conflit, il prend en compte son inévitabilité et en fait l'enjeu même de la vie en commun. Ce que chacun a révélé avec impudeur, parfois avec violence, dans les affrontements, devra être dit, débattu, et finalement tranché dans la négociation. Alors, seulement, nous pourrons faire nôtre le mot d'Achille se réconciliant avec Agamemnon (*Iliade* XIX, 63) : "je mets fin à ma colère".

Elizabeth Picard  
chercheur